

**LAURA
ZIMMERMANN**

**REGARDEZ-
MOI
DANS LES
YEUX**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marion Roman



CHAPITRE I

— Allez, Greer, fais un effort... Si ça se trouve, vous allez devenir amis!

Pour toute réponse, je lève les yeux au ciel. Maman insiste :

— Il faut bien aider les nouveaux à s'intégrer. C'est l'occasion de rendre un peu de ce qu'on a reçu.

Je peaufine ma moue. Que ce soit bien clair : je suis ici contre ma volonté.

— Je ne te demande pas grand-chose. Une demi-heure. Quarante minutes, maxi.

Les demi-heures de ma mère ne durent jamais « quarante minutes, maxi ». Elles ont la faculté de s'étirer jusqu'à l'infini. Surtout quand elle a un public.

On est là pour son boulot. Maman est assistante de mutation chez Adaptation clé en main. De grandes entreprises font appel à elle pour aider leurs employés à trouver leurs marques après un déménagement. En gros, ma mère leur présente la ville, organise une visite des différents établissements scolaires et leur recommande pédiatres, plombiers, voire esthéticiennes diplômées en épilation du maillot.

Son métier lui va comme un gant. Il comble son besoin maladif de donner son avis sur tout et lui permet accessoirement de justifier le choix de son véhicule (un 4x4 énorme, grand luxe, avec intérieur cuir-de-bébé-phoque).

Quand ses clients ont des enfants de mon âge, comme c'est le cas aujourd'hui, maman me traîne aux rendez-vous et me fait jouer les stagiaires. Je suis censée répondre aux questions des ados sur la vie dans notre banlieue chic de l'Illinois. Sauf qu'ils n'en posent jamais.

Chaque fois, c'est pareil. Sur la banquette du Starbucks (toujours le même), j'arbore mon sourire le plus accueillant, à côté de maman. En face, un ado mutique tape des SMS sous la table histoire de bien me faire comprendre que, dans sa ville d'origine, peu importe laquelle, il ou elle avait des amis nettement plus cool que moi. Pendant ce temps, sa mère me bombarde de questions (celles, pense-t-elle, que me poserait son aimable progéniture si elle n'était pas occupée à boudier) et, dès que j'ouvre la bouche, maman me coupe la parole pour répondre à ma place. C'est super gênant pour tout le monde, sauf pour elle. Kathryn Walsh ne connaît pas la gêne.

Aussi étonnant que ça paraisse, être une jeune fille sage, brillante et bien éduquée n'a pas que des avantages. Surtout avec maman. Si on se disputait sans arrêt, comme Maggie et sa mère, ou si je lui collais plus souvent la honte, comme Tyler, mon petit frère, elle ne m'infligerait pas ce genre de corvée. Mais Kathryn Walsh est plus têtue que moi et je finis toujours par céder. Franchement, elle m'épuise. Elle est tout le temps à fond! Moi, pas.

C'est ainsi que je me retrouve à rencontrer la progéniture indifférente de parents assez cruels pour faire déménager leur famille en cours d'année scolaire.

Ou à aider Tyler avec ses devoirs de maths au lieu de le laisser trouver la solution tout seul sur Internet.

Et ne parlons pas de la réunion annuelle du cours de préparation à l'accouchement de maman, où je l'accompagne tous les mois de mai, dans ce bon vieux Starbucks!

Moi, je ne veux pas faire de vagues. Je préfère emprunter la voie de la facilité, or, il se trouve qu'elle mène au Starbucks. Maman pénètre à l'intérieur et je lui emboîte le pas.

L'ado du jour va faire sa cinquième secondaire à l'école Kennedy, comme moi. Au moins, on aura un truc en commun. La seule chose que je partage avec les enfants de Naissanci'Elles, c'est d'avoir été arrachée du ventre maternel par la même sage-femme. Deuxième point commun avec Jackson Oates (c'est son nom) : je parie qu'il trouvera la situation aussi embarrassante que moi.

Maman fait la bise à M^{me} Oates, puis celle-ci me présente son fils – qui n'a l'air ni boudeur, ni mutique. C'est même tout le contraire. Cheveux châtains, yeux noisette et sourire ravageur. Par contre, au moment des présentations, il me tend la main comme s'il débarquait non pas de Cleveland mais tout droit des années 1950. Comme je suis bien élevée, je la lui serre. Il a l'air satisfait.

— Bravo, jeune fille! me félicite-t-il d'un ton de daron. Je vois que tes parents aussi t'ont appris qu'une poignée de main ferme, c'est capital, dans la vie.

Il décoche un regard à sa mère (qui lève les yeux au ciel) puis reprend d'une voix normale :

— Ça fait un peu homme d'affaires allemand, tu ne trouves pas?

Sa main est tiède. Pas tiède-moite ni tiède-malsain. Tiède comme est censé l'être un corps en bonne santé. Je doute que mes accros du texto puissent en dire autant.

— Excuse-le, Greer, intervient sa mère. On enchaîne les rencontres, en ce moment.

— *Ich will* acheter *zwanzig Apeflkuchen und ein BMW*, déclare Jackson à mon intention, et c'est plus fort que moi, je tombe sous son charme.

Ça se confirme : cette rencontre va être super gênante.

Mais pas au sens où je l'imaginai.

Il y a un petit moment de flottement, le temps que maman centralise nos commandes et les transmette à la serveuse et paye (elle est à fond, pour changer), puis elle décrète :

— Installons-nous ici. Greer va s'occuper des boissons.

Quand je vous disais qu'elle me traite comme son assistante!

Maman entraîne M^{me} Oates vers sa place préférée, une table de quatre près de la vitrine. Jackson, lui, ne bouge pas. Il regarde la barista confectionner la mousse de lait.

D'habitude, c'est le moment que choisit l'ado boudeur pour aller s'affaler à côté de sa mère en me snobant comme s'il me jugeait personnellement responsable de son déménagement. Mais Jackson est encore là, à côté de moi. Genre on se serre les coudes. Ma perplexité doit se lire sur ma figure, parce qu'il me dit :

— Tu n'as que deux mains, non? Pour quatre boissons?

Je les fixe bêtement comme pour en avoir le cœur net.

— Oh... Oui. C'est vrai.

— Au fait, merci d'être là. T'as sûrement mieux à faire de ton temps.

C'est ce que je croyais, en effet. Mais, finalement, ce rendez-vous se révèle bien plus intéressant qu'une pédicure maison.

— De rien, je bredouille.

Il y a un gros blanc. On dirait que, cette fois, c'est moi l'ado mutique incapable d'aligner trois mots. Je m'empresse d'ajouter :

— J'espère que tu te rends compte de la chance que t'as. Je suis en train de te faire découvrir la scène culturelle underground de Kennedy!

Jackson esquisse un sourire.

— Tu parles du Starbucks, là?

— Ah, tu connais?

— Kathryn? Quatre boissons au nom de Kathryn?

On va chercher nos mugs au comptoir et j'apporte à M^{me} Oates son sophistiqué et à maman son Quelle-bonne-idée-la-même-chose-pour-moi! Elle a déjà dégainé son gros classeur de bienvenue, celui qui contient tous ses bons plans pour « nouveaux arrivants au sein de notre chaleureuse communauté familiale située à trois quarts d'heure seulement du centre-ville de Chicago ». À tous les coups, maman a consacré une page entière à notre cher Starbucks (et, puisque le classeur se situe à l'intérieur du Starbucks

en question, si ça se trouve, on est en train de créer une faille spatio-temporelle).

Mon chocolat chaud et son chai à la main, Jackson se dirige vers la cheminée (éteinte).

— Ça te va, ici ? me lance-t-il par-dessus son épaule. Ces places m'ont l'air libres.

Euh, comment dire... oui ?

J'abandonne nos mères respectives à leurs bons plans. Jackson et moi, on se love dans des fauteuils en cuir maculés de taches de café. Ce mec est impressionnant. On dirait que c'est son quotidien de rencontrer des inconnues au Starbucks ! Je m'efforce d'être à la hauteur.

Contre toute attente, Jackson a des questions à me poser. Et pertinentes, avec ça. Il ne m'interroge pas sur le taux de réussite à l'école secondaire Kennedy (sûrement parce que toutes les infos figurent sur leur site). Il ne me demande pas non plus si on peut prendre option « création de *meme* » (sûrement parce qu'il n'a pas douze ans, contrairement aux copains de mon frère). Non. Il entre sans détour dans le vif du sujet :

— Alors ? Il y a souvent des nouveaux à ton école, ou tu en as connu un seul depuis la troisième année du primaire ?

— Il y en a quelques-uns chaque année, je réponds. Combien, je ne sais pas...

Jackson se penche vers moi par-dessus son accoudoir comme si je détenais des informations capitales et que son intégration dépendait de moi – d'ailleurs, j'imagine qu'il y a un peu de ça. Je me creuse la cervelle. Combien y avait-il de nouveaux dans ma classe l'an dernier ? Ma classe peut-elle être considérée comme un échantillon représentatif de l'ensemble de l'établissement ? Puis-je en extrapoler une moyenne approximative valant pour l'ensemble de l'école ? Et soudain, j'ai un déclic : les chiffres, Jackson s'en contre-fiche. Sa question n'a rien à voir avec ça. Il se demande où il met les pieds, et c'est à moi de le rassurer. Voyons... On est en octobre, le premier trimestre est bien entamé. En cours, chacun a déjà sa

place et son cercle d'amis attiré. Clairement, ce n'est pas le moment idéal pour faire sa rentrée. Je résume :

— Tu veux savoir si tu vas te perdre ou devenir une star dès le premier jour, c'est ça ?

Il hoche la tête.

— C'est ça.

— Franchement, je n'en sais rien. Je n'ai jamais changé d'école...

— Jamais ?

— Non. On a déménagé une fois, mais on est restés dans le même établissement.

— Incroyable...

Je tarde un peu à lui répondre parce que je bloque sur le mot «incroyable». Ce n'est pas moi qu'il qualifie d'«incroyable» mais la stabilité de ma vie. Jackson aurait employé le même terme pour décrire un phénomène naturel étonnant. N'empêche que, venant de lui, ce mot m'a fait tout drôle. Je me ressaisis :

— Eh oui ! dis-je. J'ai le même code postal depuis que je suis née, c'est l'une de mes grandes fiertés. Pour répondre à ta question, les vrais nouveaux sont assez rares à Kennedy mais comme les élèves viennent de différentes écoles primaires, il y en a plein que je ne connais même pas. Tu devrais pouvoir te fondre dans la masse. Si c'est ce que tu souhaites, bien sûr !

Jackson hoche la tête, l'air satisfait.

— Et à la cantine, ça se passe comment ? Si je me retrouve tout seul au dîner, j'aurai quand même un endroit où m'asseoir ?

J'avoue que j'ai dû mal à imaginer Jackson tout seul dans son coin à midi. Il est tellement cool et sociable qu'il va se faire quarante potes dès sa première heure de cours ! Mais il a plus d'expérience que moi en matière d'intégration et je peux me tromper.

— Tu n'auras qu'à t'incruster avec tes voisins du dernier cours. Sauf si tu ne les sens vraiment pas, bien sûr. Dans ce cas, va t'asseoir près de la baie vitrée qui donne sur la piste d'athlé. C'est là

qu'on mange quand on veut recharger son portable ou finir un devoir à la dernière minute. Bref, tu ne feras pas pitié. Au pire, on te prendra pour un poète torturé.

Je suis trop bête. «T'inquiète, on n'a qu'à dîner ensemble!», voilà ce que j'aurais dû lui dire! Enfin, au moins, je lui ai donné un bon tuyau, je mérite la moyenne.

— Excellent! s'exclame Jackson. J'allais justement te demander où je pourrais m'installer pour composer de longs poèmes sombres et mélancoliques.

— Mince! Le Club des poètes torturés a fermé l'an dernier pour cause de restrictions budgétaires. C'est pas de chance.

— Quoi? Si c'est comme ça, je rentre à Cleveland!

Il plaisante, bien sûr, mais ça me rappelle que, pour lui, tout est nouveau. Enfin, pas tout. Pas le Starbucks. Ni les déménagements, à en croire ma mère. Mais la ville de Kennedy, si. Tout comme sa maison, ses futurs camarades de classe... Et moi.

— C'est comment, Cleveland? je lui demande.

Jackson hausse les épaules.

— Bof, comme partout. On n'y est restés que quelques années.

C'est presque imperceptible, mais son ton a changé. Jackson est toujours aussi sympathique et charmant, mais il semble soudain... un peu triste.

— Ma petite sœur est dégoûtée. Elle ne voulait vraiment, mais alors, vraiment pas déménager.

— Elle adorait Cleveland?

— Même pas! Mais elle déteste bouger.

— Et toi?

Il hausse de nouveau les épaules.

— J'ai l'habitude. Et puis, y a des Starbucks partout.

— Non? Pas possible! Mais le nôtre, c'est le tout premier, hein?

Et voilà, retour à la case départ. La fissure que j'avais cru déceler dans son incroyable assurance a disparu. Je dois admettre que ça a piqué mon intérêt. Je veux dire: encore plus qu'avant. Si

seulement on était ailleurs ! Si seulement je n'étais pas en train de lui montrer quelque chose qu'il a déjà vu un million de fois !

On décide de comparer nos emplois du temps. On a pas mal de matières en commun, mais un emploi du temps complètement différent. En plus, Jackson fait allemand, moi espagnol. On a maths, tous les deux, mais il est en niveau intermédiaire et moi en enrichi. Je pique du nez dans mon mug pour lui cacher ma déception.

— Tu dois être forte en maths, commente-t-il.

Je pouffe et manque m'étrangler avec mon chocolat. Pas que je sois Einstein mais, oui, je me débrouille dans les matières scientifiques. Pas autant que ceux qui suivent des cours à l'université en auditeurs libres parce qu'ils ont fait le tour des programmes du premier cycle, mais le cran juste en dessous. L'an dernier, quand une cliente lui a confié que son fils, au collège, avait « besoin qu'on le stimule » pour « révéler pleinement son potentiel » en maths, maman a proposé que je lui donne des cours particuliers. Elle rêve d'ajouter mon nom à la rubrique « Soutien scolaire » de son classeur de bienvenue, voire au chapitre « Garde d'enfants ». Tout pour me faire sortir de la maison ! Quoi qu'il en soit, le garçon en question s'est révélé être un vrai petit génie. Il prenait le train deux fois par semaine pour suivre un cours d'introduction à la théorie ergodique à l'université de Chicago. Ne me demandez pas ce que c'est, je n'en ai pas la moindre idée ! Je suis la meilleure en maths, mais je ne suis pas surdouée pour autant.

D'ailleurs, en cours, c'est ce qui me définit : mon talent pour les maths. Ainsi que, plus généralement, mon statut de bonne élève. Du coup, ça me fait bizarre de parler à quelqu'un qui l'ignore encore.

À l'école, voici ce que les gens savent de moi : j'ai des bonnes notes, je suis la copine plus réservée et moins grande gueule de Maggie Cleave, et je porte toujours des fringues trois fois trop grandes pour un ours de taille adulte. C'est tout. Je ne pratique aucun sport, je ne suis pas inscrite au club de théâtre, je n'enfreins

jamais le règlement et je ne suis pas très populaire auprès des garçons. L'intello de service, quoi! Une intello qui a toujours les bras croisés sur sa poitrine.

Mais ça, Jackson ne le sait pas. Tout ce qu'il sait de moi, c'est que ma mère a essayé de me commander un chocolat chaud au lait écrémé. Pour autant qu'il sache, je pourrais être un tas d'autres trucs. Intello-mais-pas-que. Pour le nouveau, moi aussi, je suis nouvelle, et je dois dire que cette idée me plaît bien. Même si je sais que ça ne durera pas; dès que Jackson entrera à l'école, l'illusion se dissipera.

— Comment ça, on n'a aucun cours en commun? Et moi qui comptais sur mon assistante de mutation pour me présenter officiellement en début d'heure, lundi prochain... *Nicht gut*, ajoute-t-il de sa voix d'homme d'affaires allemand.

Un million de clients a dû s'asseoir avant lui sur ce fauteuil plein de bosses et d'éraflures; pourtant, il semble avoir été fabriqué spécialement pour Jackson Oates. On dirait qu'à force de s'y vautrer, de s'y étirer et de s'y assoupir, les consommateurs lui ont donné pile la bonne forme pour mettre ce jeune homme en valeur. La jambe fléchie et appuyée contre l'accoudoir, la tête dans une main, il paraît décontracté jusqu'au bout des orteils. Comme s'il était chez lui, ici. Comme s'il était chez lui partout.

Ce mec est drôle, intelligent et très à l'aise – ce que je ne suis pratiquement jamais. Moi qui pensais qu'on serait tous les deux gênés par la situation! Je suis bien seule, sur ce coup-là.

Pourtant, son attitude me met en confiance. Il y a un instant encore, je me recroquevillais, les genoux serrés contre moi et les mains crispées sur mon mug, mais voilà que je déplie mes jambes l'une après l'autre et les balance par-dessus l'accoudoir. Je m'adosse doucement, j'arrange mon sweat bouffant pour ne pas qu'il me moule, et je m'entends répondre :

— T'inquiète, ça ira. Au pire, en première heure, t'as allemand pas très loin de ma salle de maths. Si tu paniques, tu n'auras qu'à m'appeler: « Greer! Au secours! Je suis perdu! »

Un grand sourire sincère s'étale sur son visage, alors j'en remets une couche :

— Greer! *Helpen mich por favor!*

J'ai parlé si fort que maman s'est retournée pour voir ce qui se passait. Elle n'a pas l'air fâchée, plutôt interloquée. Jackson éclate de rire.

— Par contre, évite l'allemand, je précise. Je ne connais que *Currywurst*.

Au moment de partir, maman s'exclame :

— Tiens, Jackson, tu n'as qu'à prendre le numéro de Greer. Au cas où tu aurais d'autres questions à lui poser.

Je la maudis et la bénis à la fois.

Elle se met à lui débiter mon numéro et je me demande si Jackson tape vraiment ou s'il fait semblant.

Mais, alors qu'elle n'a même pas terminé, il s'interrompt et me tend son portable.

— Tu me le notes ?

Et c'est mon nom que je lis dans les nouveaux contacts. Greer Walsh, sans une faute d'orthographe. C'est bien la première fois que quelqu'un devine du premier coup comment on écrit mon nom...

Je m'y reprends à deux fois pour être sûre de ne pas me tromper, même si Jackson ne m'appellera sans doute jamais (ou alors de sa poche, sans le faire exprès). Puis je lui rends son portable. Il pianote dessus dix secondes et un divin petit *ping!* retentit au fond de mon sac.

— Maintenant, t'as le mien, me lance-t-il, radieux.

Je rougis d'absolument partout. Heureusement, il ne voit que mes joues devenir cramoisies.

En sortant, maman lance à M^{me} Oates :

— Vous auriez dû amener votre fille.

L'ambiance se dégrade d'un coup. Jackson et sa mère se regardent comme si maman venait de leur offrir un sandwich aux

anchois avec supplément foie de morue en guise de cadeau de bienvenue.

— Elle est là, affirme M^{me} Oates. Mais, hum, elle a préféré rester dans la voiture avec l'iPad.

Elle a l'air mortifiée. Maman lui décoche sa plus belle moue de compassion.

— Les nouvelles têtes, ça la stresse, s'excuse M^{me} Oates.

Difficile de trouver quoi répondre quand on sait que leur famille n'arrête pas de déménager. Même ma mère en reste sans voix. Pauvre gosse. En plus, si ma mémoire est bonne, les élèves de quatrième année ne brillent pas par leur sens de l'empathie... Je lui souhaite bonne chance pour lundi.

Le silence devient pesant. Jackson hausse les épaules et m'adresse une grimace marrante.

— C'est mieux comme ça, dit-il. On ne présente pas Quinlan à n'importe qui. D'abord, on préfère s'assurer que les gens nous apprécient vraiment!

— Oh, mais on vous adore déjà! gazouille maman avec un petit rire en cascade sans me quitter des yeux.

Et c'est vrai. Tellement vrai.

CHAPITRE 2

La porte automatique du garage ne s'est pas encore refermée sur le 4x4 de maman que je file déjà vers ma chambre pour m'adonner à mon petit rituel. Je ferme ma porte à clé, je me débarrasse de mon T-shirt et de mon soutien-gorge et m'affale sur mon lit. Je possède une vieille couverture avec une bordure lisse en faux satin qui reste toujours fraîche, quelle que soit la température ambiante. Je m'allonge dessus au niveau du sillon que mon soutien-gorge a creusé dans ma chair et je m'y frotte doucement. Ça me fait autant de bien qu'un gant de toilette humide sur un front fébrile. Je m'étire et tout ce qui était comprimé en moi se détend. Ma colonne vertébrale se déploie et reprend ses dimensions naturelles. Je m'octroie cinq à six minutes de ce traitement, pas plus. Cinq à six minutes de répit pour mes épaules, ma nuque, et moi-même. Juste le temps de souffler.

En général, je profite de mon rituel pour faire abstraction du monde extérieur. Je ne pense ni à papa qui écoute Wilco dans la cuisine, ni à ma mère qui lui demande pour la énième fois si c'est ce groupe qu'ils ont vu en concert ensemble à Grant Park il y a x années. J'oublie mes devoirs d'histoire et le mystère de ma brosse à dents déjà mouillée ce matin (un coup de Tyler?). J'oublie Maggie et son coup de gueule contre les végétaliens qu'elle traite d'hypocrites parce que leurs chats tuent des oiseaux. Je m'efforce de faire le vide et de m'abandonner à mes sensations.

Mais, aujourd'hui, j'ai beaucoup trop conscience de ma nudité. Jackson me trotte encore dans la tête et je me sens... exposée. Exhibée. Sur le qui-vive. Et pas relâchée pour deux sous! Au contraire, je suis plus tendue qu'avant. Cela dit, ce n'est pas désagréable. Pour une fois, je n'ai pas envie d'échapper à mon corps mais plutôt de l'habiter.

Mes seins dégoulinent vers les côtés. J'aperçois mon nombril ainsi que le bouton de mon jean et mon regard file jusqu'à mes pieds. Mon corps ne se résume pas à ma poitrine. J'ai tendance à l'oublier. Je me cambre, plie les genoux et laisse retomber mes jambes de part et d'autre du matelas. Je frôle mon ventre, qui est plat, ferme et frais au toucher. J'imagine que c'est la main d'un autre qui caresse ma peau...

Et je m'arrête net.

Ce fantasme est idiot. D'abord, ce mec, je ne le connais même pas. Il s'est montré sympa parce qu'il est nouveau et qu'être nouveau-et-pas-sympa, c'est la recette assurée pour passer une mauvaise année. Et quand bien même Jackson se révélerait atteint d'une maladie ou d'un fétichisme bizarre qui lui fait apprécier les filles coincées mal sapées, ça resterait idiot, parce qu'à force de me caresser le ventre, sa main finirait fatalement par remonter et *crac!* Elle s'échouerait dans les montagnes. Pas sur de gentilles pistes bleues comme on en trouve dans les Rocheuses, non. Sur les cimes hostiles de l'Himalaya, une région inhospitalière qui vous file le mal de l'altitude, sinon pire. Une région accidentée, sensible et moite de transpi. OK, ce détail-là ne vaut que pour moi. N'empêche: on ne part pas en vacances sur l'Everest. Au mieux, on boucle l'ascension vite fait, on prend un selfie et on essaie de se tirer de là vivant pour poster le récit de son exploit sur Internet.

Je me lève et farfouille dans un tiroir à la recherche d'un soutif propre. L'autre est trempé de sueur. J'enfile un T-shirt XXL et disparaîs dessous.

Vous savez qui me caresse le ventre sans arrêt, à volonté? Mes nichons. Ils ne peuvent pas s'en empêcher.

CHAPITRE 3

Maggie est révoltée. Comme d'habitude.

On était censés rendre un court devoir sur la mort et le refus de mourir. Je schématise mais, en gros, il s'agissait de commenter un poème incitant à la rage contre la lumière qui se meurt. Contre la mort, quoi.

Mon amie, elle, a rédigé un plaidoyer de cinq pages en faveur du suicide assisté pour les malades en phase terminale.

— Maggie, j'enseigne la littérature. Je vous ai demandé une analyse stylistique, pas un argumentaire.

— Je ne vois pas l'intérêt. Je ne vais pas étudier un texte alors que je ne suis pas d'accord avec !

— Comment peut-on être en désaccord avec un poème ?

La salle s'est vidée ; il ne reste que Maggie, M^{me} Mulder et moi. La moitié du temps que je passe avec ma meilleure amie, je l'écoute débattre avec différents profs. Ou avec des camarades de classe. Ou avec des parents d'élèves. Ou avec ce gamin de huit ans venu réclamer des bonbons le soir d'Halloween et qui avait osé lui soutenir qu'Hermione était moins cool que Ron et Harry parce qu'elle ne jouait pas au Quidditch.

C'est pour ça que je ne lui ai pas raconté ma rencontre avec Jackson, bien qu'il se trouve actuellement quelque part dans l'école ; Maggie est trop occupée à discutait avec tout ce qui bouge. Et peut-être aussi parce qu'elle m'exhorterait à lui proposer

de sortir avec moi et que je serais dans l'obligation de répondre : « Non merci, je préfère enfouir mes sentiments sous ce pull XXL de crainte de me voir rejetée au profit d'une fille aux dimensions standards. » Elle s'embarquerait alors dans un nouveau débat, mais avec moi, cette fois. Or, de manière générale, j'essaie d'éviter les débats avec Maggie.

— Donc, si vous nous aviez donné à étudier une apologie de la torture, il aurait fallu que j'analyse bien sagement le rythme et les figures de style ? Vous m'interdisez de me révolter contre les pratiques inhumaines ?

— Je ne vous ai pas donné à étudier un texte sur la torture, mais un poème classique de Dylan Thomas traitant d'une expérience universelle.

Maggie toise M^{me} Mulder comme si celle-ci nous avait demandé de creuser une fosse commune et de la remplir de mini chiots. Notre prof lorgne du coin de l'œil le dîner qui trône sur un coin de son bureau. Si elle ne capitule pas, elle peut dire adieu à son sandwich.

— Bon, lâche-t-elle, tu n'as pas vraiment réalisé l'analyse stylistique demandée, mais tu as une belle plume et le texte t'a manifestement beaucoup inspirée. Je te mets quatorze, mais la prochaine fois, respecte la consigne. Demande à Greer de t'aider, au besoin.

C'est pour ça que je n'ai pas envie de discuter avec Maggie. Maggie, elle vous embobine et vous fait faire tout le contraire de ce que vous aviez prévu. Comme changer un dix en quatorze, par exemple. Ou avouer qu'on a fantasmé sur le fils d'un client de sa mère.

— Je trouve que c'est un bon compromis, dis-je avant que Maggie puisse ajouter quoi que ce soit.

Je glisse le doigt dans une maille un peu lâche de son écharpe et tire un petit coup. Je n'ai pas la force de débattre avec elle mais je peux détricoter son ouvrage si elle ne lâche pas l'affaire.

— À demain, dis-je à M^{me} Mulder en entraînant mon amie vers la sortie.